

LE DECAMÉRON  
DE BOCCACCÉ.  
TOME PREMIER.



78 25

# CONTES DE BOCCACE;

TRADUCTION NOUVELLE,

Augmentée de divers Contes et Nouvelles  
en vers imités de ce Poëte célèbre, par La  
Fontaine, Passerat, Vergier, Perrault,  
Dorat et autres; et enrichie de Notes his-  
toriques sur les principaux personnages  
que Boccace a mis sur la scène, et sur les  
usages observés dans le siècle où il vivoit.

PAR A. SABATIER DE CASTRES,  
Auteur des *trois Siècles de la Littérature.*

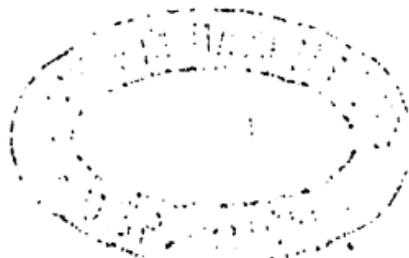
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez PONCELIN, imprimeur-libraire, rue du  
Hurepoix, n<sup>o</sup>. 17.

---

AN X. — 1801.



REFLEXIONS  
SUR LE CONTE;  
PAR DORAT.

DE tous les genres d'écrire , le Conte est , sans contredit , celui qui se rapproche le plus de la nature : il en est l'expression naïve , il doit en emprunter tous les ornemens. C'est un enfant qui ne sauroit nous plaire , qu'autant qu'il nous reproduit les traits de celle à qui il doit la naissance ; mais comme il est en nous de tout altérer , en croyant tout perfectionner , à mesure que l'esprit a fait des progrès , le Conte , avec sa simplicité , a perdu son premier charme. Quelques imaginations ardentes et déréglées en ont détourné l'usage et la

destination. Ce qui étoit fait pour amuser ou pour instruire , est devenu l'art d'endoctriner les passions , qui ne sont déjà que trop ingénieuses et trop savantes.

Au reste , je ne prétends point m'ériger en moraliste ; malheureusement , par-tout où il y a des hommes assemblés , il faut presque toujours les corrompre pour leur plaire. Je ne m'attacherai donc qu'à la partie du goût , et au caractère particulier des différens écrivains qui se sont exercés dans le genre dont il est question.

Les Grecs , qui ont trouvé des imitateurs , étoient naturellement vifs , légers , railleurs , ingénieux , amoureux de cette philosophie qui se moque de tout , parce qu'elle n'attache de prix à rien ; estimant

plus leurs poètes que leurs généraux , et préférant la représentation d'une pièce nouvelle d'Euripide au gain d'une bataille : ils auroient oublié les maux que leur fit la guerre du Péloponnèse , si on l'avoit mise en vaudevilles.

Admirateurs excessifs , ou détracteurs cruels , ils persécutoient leurs sages , déifioient leurs bouffons : c'étoit un peuple charmant.

Aussi fut - ce à Athènes , où le caractère de la nation déployoit toutes ses nuances , et se jouoit sous toutes les formes , que le célèbre écrivain de Samosate (\*) jeta les fondemens de sa réputation. C'est là qu'il prit ce ton de plaisanterie , cette légèreté , cet atticisme que l'on trouve dans ses

---

(\*) Lucien.

Contes et dans ses Dialogues : c'est là qu'il apprit à connoître les hommes. Ce que j'aime sur-tout dans Lucien , c'est ce dédain philosophique , cette noble indépendance qui ne plie que sous le joug de la raison. Avec lui , la vanité n'a point de subterfuges. Il la poursuit dans son dédale ; il se fait jour à travers ce brouillard d'encens dont les grands sont enveloppés ; il les apprécie , leur arrache le masque , et les expose à la risée de l'univers. Il fait descendre les Dieux de l'Olympe , les rois de leur trône , les héros de leur char de triomphe , et tous viennent rougir à ses pieds de leurs vices et de leurs foiblesses. Que ne sert-il d'exemple à ces hommes timides , qui rampent dans le cercle étroit des bienséances serviles , et qui osent écrire quand ils craignent

## SUR LE CONTE. †

de penser ? Lucien ne se borne pas à un seul ton : quelle délicatesse , quelle chaleur , quelle grace dans le récit des amours de Téomneste ! Le conte de l'Ane est un chef-d'œuvre de gaiété , de finesse et de narration.

On a intitulé *Odes* les œuvres d'Anacréon ; mais la plupart sont en récit , et peuvent passer pour des contes : tels sont *la Vengeance de l'Amour* , *l'Amour réfugié* , *l'Amour de cire* , et tant d'autres : ainsi je puis en parler , sans m'écarter de mon sujet. Anacréon est , sans contredit , le poète le plus aimable , le plus facile , le plus riant de toute l'antiquité : malheureusement on l'a défiguré parmi nous. Comment , dans le silence d'un cabinet , peut-on se remplir de ce feu

qu'il puisoit dans les yeux de sa maîtresse , dans le désordre de la table et dans l'entretien de ses amis ? C'est une fleur qui n'a ni éclat ni parfum loin du sol qui l'a vu naître. Ce poëte est un de ceux qu'il faut laisser dans leur langue naturelle : il est moins difficile de l'égaliser que de le traduire.

Le Conte fleurissoit aussi parmi les Romains. Pétrone , chevalier romain , proconsul de Bithynie , consul sous Néron , et plus que tout cela , homme de plaisir et de bonne compagnie , fut un de ceux qui excellèrent dans ce genre. Il trouva le moyen d'avoir du goût sous le règne de Claudius (\*), et de la délicatesse à la cour de Messa-

---

(\*) Empereur crapuleux.

line. C'est lui qui étoit chargé de désennuyer l'empereur, en inventant chaque jour quelque fête nouvelle. Personne n'a porté plus loin que lui la recherche de la volupté, et, si, l'on peut le hasarder, l'érudition du luxe et des plaisirs. Il donnoit à la cour la douce empreinte de son caractère et de son génie. Il respire dans ses ouvrages : c'est partout un courtisan délié, un libertin aimable, dont les couleurs sont toujours fraîches et animées, et qui ne peint les passions qu'après les avoir senties. Il est certain que la familiarité des grands, quelque dépravés qu'ils puissent être, est très-utile à ceux qui écrivent. On y retrouve cette aisance, cette politesse, cette aménité, ce je ne sais quoi, qu'on peut appeler le vernis de l'esprit et

la fleur de l'imagination. C'est toujours avec distinction qu'ils sont vicieux et ridicules , et peut-être est-ce à Claudius que Pétrone est redevable de son immortalité. Son conte, appelé *Satiricon*, prouve à quel point il avoit étudié les hommes, et l'on voit dans ses Amours de Circé et de Polyenos, et dans sa Matrone d'Ephèse, combien il connoissoit les femmes. Il ne faut point oublier, parmi les Italiens, Bocace et l'Arioste. L'un plaira toujours par sa gaîté franche et la pureté de son langage : l'autre est un fou plein de génie.

Mais c'est parmi nous particulièrement que le Conte a fait des progrès sensibles, et qu'il a acquis un nouveau degré de perfection. Il faut remonter jusqu'à Rabelais, que

j'ai le malheur de ne pas entendre et de ne pas admirer. Je ne conçois rien à sa gaité hiéroglyphique, à son bavardage éternel, à ses indécentes facéties ; et je conçois encore moins du Bellay, évêque de Paris, qui bannissoit de sa société tous ceux qui ne savoient point *Maître François* par cœur ( 1 ). Cependant cet enthousiasme peut être excusable. Lorsque Rabelais parut, il ne trouva que des sots pour lecteurs, et la disette des bons ouvrages entraînoit nécessairement celle des juges et des critiques.

Marot est précieux par sa naïveté. Les petits contes de Rousseau ( 2 ) le sont par leur énergie :

( 1 ) Surnom de Rabelais.

( 2 ) Les contes de Vergier, de l'abbé Grécourt et de Verville, chanoine de

x            R E F L E X I O N S

il semble qu'ils soient écrits sous la dictée du dieu des jardins. Je suis loin cependant d'approuver ce genre d'ouvrages. L'obscénité ne doit jamais souiller la plume d'un galant homme.

L'Amour est nu , mais il n'est pas crotté.

Ce vers me ramène enfin à notre divin La Fontaine , le plus original peut-être de tous les auteurs qui ont illustré la France. Tant de longs poèmes , écrits avec une pompe fastidieuse , ne seront point lus par la postérité , et elle n'oubliera jamais Joconde , l'Oraison de Saint Julien et les Cordeliers de Catalogne.

On a appelé La Fontaine l'*Enfant gâté* de la nature : en effet , elle lui a fait des confidences parti-

---

Tours , sont en général aussi médiocres qu'indécens.

culières , et lui a prodigué des secrets que l'on n'arrache ordinairement qu'après bien des efforts. Tout son génie est en instinct : il s'ignoroit lui-même , et il étoit sublime sans le savoir. Jamais il n'a cherché les fleurs dont il a semé ses ouvrages : elles se présentoient à lui ; il n'avoit que la peine de les cueillir, et ne se donnoit jamais celle de les arranger. Ses fables sont un trésor de morale, de goût et de simplicité. On peut regarder ses contes comme les archives de l'Amour et de la Galanterie. On lui a reproché la monotonie de ses sujets : mais quelle variété dans les narrations ! il séduit , il entraîne ; et le plaisir qu'on éprouve en le lisant, ne laisse point la force de raisonner sur ses défauts. Que dis - je ? Ses défauts

même sont des grâces : il est des négligences heureuses , dans le Conte sur-tout , que glacent nécessairement la recherche et l'affection. La Fontaine ressemble à ces beautés à qui le négligé sied mieux que la parure.

Pour le bien juger , il faut lire ce qu'en a dit , dans son Epître aux Poëtes , M. Marmontel , qui lui-même a fait des contes charmans. Dans leur genre ils peuvent servir de modèles. Il a écrit pour son siècle : il a saisi les nuances qui caractérisent nos mœurs. Son style est pur , élégant , plein de grace et de précision. Ses contes , en un mot , sont l'ouvrage d'un homme du monde , d'un philosophe aimable et d'un moraliste ingénieux.

·    Ceux de Guillaume Vadé sont un

phénomène de la vieillesse de M. de Voltaire. Après Mahomet et les Tu et les Vous, la Henriade et la Pucelle, l'Histoire universelle et tant de madrigaux, il ne lui restoit plus qu'à faire des Contes. Ils ont été avidement reçus par ce même peuple qu'il traite avec tant de rigueur dans son discours aux Velches. On lui a reproché cette invective contre une nation pour laquelle il a daigné écrire, mais qui lui en a tant de fois témoigné sa reconnoissance. M. de Voltaire le sait, nous sommes de toutes les nations celle qui admire de la meilleure foi et qui respecte le plus superstitieusement les réputations qu'elle a faites. Peut-être à ce titre seul devoit-il nous ménager et ne point avilir ses adorateurs ? On peut répondre à cela